

CHEMIN SANS RETOUR

— Fantasy & légendes —

ROMAN

CHEMIN SANS RETOUR

Manitours

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média d'après Manitous

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-508-7

Préface

Il y a des récits qu'on traverse sans y toucher. Et puis il y a ceux qui vous agrippent les tripes sans prévenir. Pas de dragons, pas d'enchantements. Juste des vies, brisées, bancales, mais debout quand même.

Ce livre ne promet pas de magie. À moins que tu considères comme magique le fait de se lever chaque matin quand plus rien ne tient. Ici, tu croiseras des mères qui résistent sans cape, des gamins qui rêvent plus fort que la faim, des pères qui serrent les dents plutôt que les poings. Ce n'est pas un conte. Mais c'est une quête de justice de dignité de souffle.

Tu cherches des épées ? Tu trouveras mieux : des mots qu'on n'ose pas dire. Tu veux de l'aventure ? Elle est là, dans les silences qui explosent, dans les choix qu'on fait quand personne ne regarde.

Et si tu n'as jamais eu peur d'aimer, de perdre, ou de recommencer à zéro cette histoire est la tienne. Elle ne te changera peut-être pas. Mais elle pourrait gratter un endroit que tu as laissé trop longtemps fermé.

Alors, vas-y. Entre, lis et surtout, n'attends pas que le monde change tout seul.

I. L'ÉCOLE DES INJUSTICES

Il était près de deux heures du matin à Rahf, une ville ancienne et immense, bâtie sur les vestiges d'un passé glorieux, aujourd'hui rongé par les inégalités. Située à l'ouest du vaste continent de Tandriff, Rahf s'étalait sur des collines aux formes ondulées, cernées de forêts épaisses et de plaines gelées en hiver. Elle semblait, à cette heure, figée dans le temps, figée dans le froid. Ses rues étroites serpentaient comme des veines de pierre à travers une mosaïque de quartiers qui n'avaient en commun que le ciel étoilé et une lune pâle suspendue au-dessus des toits d'ardoises.

Dans les zones luxueuses de Rahf, les maisons étaient érigées en briques vernies, peintes dans des tons pastel élégants. Les pavés, nettoyés chaque matin par des domestiques, brillaient comme s'ils n'avaient jamais connu la pluie. Les lanternes à huile suspendues entre les murs éclairaient discrètement les façades, dessinant des ombres élégantes sur les vitraux colorés. Là, les habitants dormaient paisiblement, rassurés par les murs épais, les stocks de nourriture bien rangés et les poêles ronronnants.

Mais à mesure qu'on s'éloignait du centre et de ses avenues soigneusement entretenues, Rahf se transformait. Les rues devenaient des chemins de terre, parfois simplement de la boue gelée. Les maisons, bâties à la hâte ou reconstruites après des effondrements, portaient sur elles les cicatrices de l'abandon. Les toits fuyaient, les fenêtres étaient protégées par des planches clouées

de travers, et l'air y était chargé d'humidité et de fatalisme. Et pourtant, dans l'un de ces quartiers oubliés, une maison restait éveillée.

Modeste, mais propre, sa façade était blanchie à la chaux, ses volets peints avec soin. Une lumière chaude filtrait par une fente du rideau tiré : c'était la maison de Khana, Naeko, et leur fils Naloon. Une famille unie, même si usée par les années de travail et les difficultés croissantes.

Khana, la mère, était une femme brune d'une beauté discrète. À trente-sept ans, elle avait cette force tranquille qu'ont celles qui se battent chaque jour pour maintenir un semblant d'équilibre dans le chaos. Elle portait en elle la mémoire de jours meilleurs, mais aussi une colère rentrée contre une société qui condamnait les siens à survivre au lieu de vivre.

Naeko, son mari, avait quarante ans. Artisan polyvalent, il travaillait dur et sans relâche depuis l'adolescence. Un homme robuste, au visage marqué par les années et les travaux, mais toujours droit. Ses mains, larges et calleuses, racontaient mille longues histoires de réparations, de toits raccommodés, de serrures bricolées. Sa fierté était simple : nourrir sa famille, même si c'était au prix de son corps.

Et puis il y avait Naloon. Dix-sept ans. Calme, réfléchi, curieux. Il ressemblait à sa mère par les traits, à son père par la détermination. Il aimait apprendre, comprendre, lire dans les vieux livres que les voisins jetaient. Il rêvait d'un avenir différent, par espoir. L'instruction était sa bouée, sa lumière dans le brouillard.

Mais cette nuit-là, la maison de la famille ne respirait pas la sérénité. Khana et Naeko se disputaient à voix basse dans la pièce principale, pour ne pas réveiller leur fils. En vain.

Depuis des heures, ils tournaient en rond autour de la même inquiétude : comment remplir les assiettes, comment payer les vêtements, comment survivre jusqu'au prochain printemps. Le bois manquait, l'argent aussi. Le garde-manger n'offrait plus que des restes et un peu de farine. La solution extrême évoquée par Khana avait glacé le sang de Naeko : travailler pour le Grand Conseil.

— Tu sais très bien ce que cela implique, Khana, murmura-t-il, les mâchoires serrées.

— Et tu sais, toi, ce que ça implique de ne rien faire ? On ne peut plus continuer comme ça ! Naloon maigrit à vue d'œil. Moi, j'ai plus de force. Toi, tu t'épuises chaque jour. Et pour quoi ? Pour qu'on finisse par mourir de froid et de honte ?

Le Grand Conseil était l'organe de pouvoir suprême de la ville. Une élite, composée pour la majorité de familles aisées, qui gouvernait Rahf comme une entreprise privée. Travailler pour eux signifiait entrer dans un monde où le mépris était la norme et la dignité un luxe. Pour Naeko, c'était insupportable de penser que sa femme puisse être traitée comme une servante, voire pire.

Naloon, dans sa petite chambre voisine, n'en perdait pas une miette. Il fixait le plafond, les poings serrés sous les draps. C'était toujours pareil. Toujours ces disputes. Toujours cette peur.

L'aube finit par effleurer les toits, amenant avec elle le froid sec du matin. Les premières lueurs filtraient à travers les fentes des

volets. Naloon se leva en silence. Son visage d'ordinaire serein semblait fermé. Il s'habilla lentement, écoutant le silence tendu de la maison.

Naeko descendit en premier, bâillant en silence. Khana le suivit quelques minutes plus tard, l'air fatigué. En voyant leur fils, ils comprirent immédiatement que quelque chose clochait.

— Eh ben en voilà une drôle de tête, dit Naeko.

— Qu'est-ce que tu as ?

Naloon se tourna vers eux, le regard durci :

— Vous n'en aurez donc jamais assez de vous disputer tout le temps ?

Un frisson parcourut les parents. Khana s'approcha, mais resta silencieuse. Naeko tenta un sourire maladroit.

— Ce n'étaient pas vraiment des disputes. On cherchait des solutions, tu sais, pour que tout s'arrange.

Mais Naloon n'était pas dupe. Son silence parlait plus fort que mille mots. Khana, le cœur lourd, lui posa doucement la main sur l'épaule.

— Ne pense plus à tout ça mon fils. Va à l'école, mon trésor. Apprends ce que tu peux. C'est la seule chose qui compte vraiment.

Naloon hocha la tête sans rien dire. Il prit son sac en toile râpée, rafistolé tant de fois par sa mère que même les coutures semblaient fatiguées. Il enfila sa cape en laine, passa son vieux chaperon usé par